

TÂCHE 1
MARINE LEONARDI, LA MÈRE À VOIR

GRILLE DE RÉPONSES									
QUESTIONS	0	1	2	3	4	5	6	7	8
RÉPONSES	B	C	B	C	A	B	B	B	C

TEXTE

Humoriste tardive, la stand-uppeuse pioche ses sketches dans son quotidien exténué de jeune mère (0) et mitraille sans relâche son conjoint.

C'est un nez. De cette accroche escarpée, le lecteur des pages culture fera une tirade, quand le sniffeur de fragrances imaginera une profession. Alors, précisons. **Marine Leonardi doit son ascension soufflante dans le stand-up au flair qu'elle a eu en janvier 2024, celui de pointer son pif dans la lucarne d'Instagram. Anamorphosé par l'objectif, l'appendice, allié au mantra « Vous n'êtes pas seul·e·s », est vite devenu sa carte de visite (1),** et les followers, terme qu'il convient de féminiser, ont passé la surmultipliée.

Conjoint incapable de géolocaliser le panier de linge sale, embrouilles avec celles qu'elle nomme les « *Brigitte* », ses mère et belle-mère aux conseils éducatifs antagonistes, week-ends où le temps ne se prélassa pas plus qu'il ne délasse, **l'ex-cadre puise dans sa propre expérience pour sulfater les arnaques de la parentalité et de l'égalité (2),** et dénoncer le poids insidieux de la perfection. Car aux casquettes professionnelles des millennials s'agrége une palanquée **d'injonctions surnoises, dont les femmes sont généralement les cibles et parfois les instigatrices. Tutos dingos pour concocter des petits pots bio,** boucles WhatsApp tricotant des scolarités exemplaires, **cours de Pilates avec vue sur le summer body (3).**

Mauvaise Graine, le spectacle qu'elle joue à la Comédie de Paris et s'apprête à décliner dans l'Hexagone et à l'étranger, « *affiche complet* » jusqu'en... 2026. Si les racines courent du nord de l'Italie aux Abruzzes, Leonardi a poussé près de Metz. **De son adolescence, elle retient la franche déconnade avec ses copines, « on se tapait des barres H24 », et le brouhaha joyeux d'une classe moyenne pavillonnaire. Dès le collège, la besogneuse cravache sec (4).** À tel point que, soupçonnés de lui mettre la pression, les parents, elle secrétaire à la DDE, lui au service comptabilité du *Républicain lorrain*, se retrouvent convoqués par son établissement.

Control freak autoproclamée, elle ne balaie pas l'éventualité psy de l'eczéma qui entaille çà et là ses phalanges. Petite, le moindre retard de ses parents l'angoisse. Bac en poche, elle tranche le cordon en optant pour la très versaillaise prépa HEC de Sainte-Geneviève, **connue sous le sobriquet de « Ginette ».** **L'atterrissage est rude. N'ayant ni les codes de la bourgeoisie ni le niveau scolaire des élites, elle bataille contre un sentiment d'imposture majuscule, se balade dévêtue dans les couloirs et mène sa campagne de déléguée de classe paupières exagérément fardées et cuisses à l'air (5).** À l'Essec, elle évite les bizutages misogynes et le whisky-Coca : « *Je crois que mes papilles se sont développées tardivement, je n'aimais ni l'alcool ni le café* ». Sentant sa singularité s'effiloche, elle s'inscrit à des cours de théâtre. S'ensuivent dix ans d'amateurisme « *à guichets très, très ouverts* ».

Sur son CV figurent Carrefour et les cosmétiques Shiseido. **La naissance de son ainée, Joséphine, cinq ans et demi aujourd'hui quand Thelma en a trois de moins, est un électrochoc. Plutôt que de finir piégée dans les sables émouvants de la maternité, la fan de Florence Foresti, de Nora Hamzawi ou de Roman Frayssinet se lance à corps perdu dans le stand-up (6).** Jusqu'en novembre 2023, elle slalome professionnellement entre gestion d'équipe et gestion d'elle-même, micro en main. Mettre en péril carrière et salaire perturbe son entourage. « *Mes amis, ça les faisait chier, ils auraient trouvé plus noble que je coure les castings pour du ciné* ». Aujourd'hui, elle gagne autant avec l'humour qu'avec les debriefs, et les notes discordantes ont fait place à la fierté.

Mère poule, **elle rêve d'étendues sableuses et voudrait se délocaliser dans le Pas-de-Calais. Le crachin droitiste, les mamies peroxydées et « les mecs avec une doudoune framboise sans manche » ne l'effraient pas, puisque son mari, Alix Gimonet, cofondateur d'une boîte de contenus vidéo, est touquettois (7).** « *Dans mon spectacle, 90 % du temps, je trashe sur lui* », concède celle qui piétine tout

aussi allègrement ses propres plates-bandes, tels ses seins ressemblant à « *des lobes d'oreille* ». **Cuirassé, le mâle en question ne songe nullement à se carapater et s'occupe énormément de ses filles. « Il est tellement sûr de lui qu'il ne se sent absolument pas concerné » (8)**, analyse amusée Marine Leonardi.

(liberation.fr/portraits/marine-leonardi-la-mere-a-voir-20250218_HHMUOT5OYBAI5KL6NMTUK7KEB4/,
18/02/2025, texte adapté, 734 mots)

TÂCHE 2
PHOTO ELYSÉE VOIT FLOU. UNE HISTOIRE DU 8^e ART !

GRILLE DE RÉPONSES										
TROUS	0	9	10	11	12	13	14	15	16	17
EXPRESSIONS	I	C	L	M	G	D	E	H	B	A

TEXTE

Volontaire ou non, le flou a joué un énorme rôle dans l'image argentique dès 1840. Le musée vaudois se penche sur le sujet avec Pauline Martin.

C'est fou. C'est flou. La réalité nous échappe, **pour autant qu' (0)** elle existe. « *On n'y voit rien* » était du reste le titre donné par le regretté Daniel Arasse en 2000 à l'un de ses savoureux essais sur l'histoire de l'art. Seulement, voilà ! Si vous faites trop la netteté avec votre objectif sur les choses, celles-ci deviennent irréelles et plates. Immobiles, en plus ! Il faut en photo une part d'indéterminé, **donnant l'idée d' (9)** une durée comme de profondeur de vision. « *La forme et l'informe constituent bien les deux pôles d'attraction du flou* », explique aujourd'hui Pauline Martin au début d'une de ces phrases à tiroirs dont elle a le secret. La Lausannoise se retrouve en effet aujourd'hui derrière la nouvelle exposition de Photo Elysée. « *Flou, Une histoire photographique* ». Le visiteur va s'y retrouver baladé entre le temps qui passe et une foule d'intentions de départ que la commissaire va **tenter de démêler (10)**. Le « *flou ambivalent du XIX^e siècle* » n'est pas davantage « *le flou pictorialiste* » ayant suivi que celui des avant-gardes du XX^e siècle à partir de 1920...

Tout commence très vite à l'apparition du médium photographique en 1839. Il s'agit alors de capter aussi fidèlement que possible la réalité présente. La chose prend des heures, puis des minutes et enfin des secondes. Les objets de la nature morte supportent du coup mieux la pose que les êtres vivants. Il existe de forts risques de « *bougés* », surtout s'il s'agit d'obtenir un portrait de groupe. Pensez au **tour de force (11)** que consistait vers 1860 le fait de photographier dans la rue (comme on le voit à Photo Elysée) un éléphant sur un tabouret ! La netteté va devenir une obsession, alors même que la peinture, au moins depuis Le Corrège dans la première moitié du XVI^e siècle, cultivait **l'adoucissement des formes (12)**, infiniment flatteur. Les amateurs avaient appris à aimer le moelleux et le fondu, obtenus avec une brosse spéciale gommant les coups de pinceau.

Il a donc fallu professionnaliser le 8^e art avant que le flou devienne autre chose qu'un accident technique. L'idée du mot « *art* » pour qualifier la photo se voyait cependant encore contestée. D'où le mouvement pictorialiste, lancé afin de rivaliser par toutes sortes d'artifices, essentiellement obtenus au tirage, avec la grande peinture. Il a culminé vers 1900 pour ne vraiment s'éteindre que vers 1940. Entre-temps, les avant-gardes elles-mêmes, chez qui tout devait **être net (13)** (et donc moderne) au départ, se sont peu à peu mises au flou expressif. Je citerai à ce propos le portrait à double exposition de la marquise Casati par Man Ray, présent avec un énorme tirage dans l'exposition vaudoise...

Il fallait trouver un moyen terme entre une image évanescence jusqu'à l'incompréhensible et un piqué si net qu'il en devenait intolérable pour le spectateur. Ce sera selon Pauline Martin « *le flou commercial* ». Celui qui fait plaisir aux **gens posant (14)** dans des studios comme ceux d'Harcourt à Paris. Ce n'est visiblement pas la tasse de thé de la commissaire. N'empêche qu'il en est ressorti l'idée longtemps exploitée par le cinéma, où il s'agissait de magnifier les stars, de se contenter d'un ou deux points nets. Ils se situaient au milieu d'une image rendue diffuse **par le biais (15)** de subtils éclairages. Ce point de vue correspond un peu à notre vision, par définition sélective.

Au « *flou de la modernité* » et au « *flou subjectif* » mettant en vedette l'auteur, succède comme de juste à Plateforme10 « *le flou contemporain* ». Une notion plus difficile à **appréhender à l'heure (16)** où ce n'est plus la photo qui s'inspire de la peinture, mais le contraire. D'où la présence, dans une exposition ayant déjà compris un certain nombre de tableaux, d'œuvres de Philippe Cognée ou de Gerhard Richter. Nous en arrivons au point où les médias se mélangent. Il y a fusion, même si l'huile ou l'acrylique reviennent aujourd'hui en force. Les formats disent bien l'accroissement des ambitions du 8^e art. À quelques exceptions près, les clichés grandissent à mesure que le public de Photo Elysée avance dans le temps. Il s'agit en 2023 de faire énorme **afin de répondre (17)** aux attentes des galeristes, et surtout de leurs clients.

(bilan.ch/story/photo-elysee-voit-flou-une-histoire-du-8e-art-275532278797, 22/03/2023, texte adapté, 727 mots)

TÂCHE 3 LA GUÉRILLA DES SEXES SELON PINA BAUSCH

GRILLE DE RÉPONSES

TROUS	0	18	19	20	21	22	23	24	25
MOTS/EXPRESSIONS	B	B	B	C	C	C	B	A	C

TEXTE

Au Théâtre du Châtelet, à Paris, *Barbe-Bleue*, créée en 1977, n'a rien perdu de sa force ni de sa violence.

On avait oublié comment ça fait mal. On **en sort perturbé (0)**, le souffle coupé. Pina Bausch (1940-2009) nous a passé sa boule de douleur. Elle s'appelle *Barbe-Bleue*, a été créée en 1977, quatre ans après l'arrivée de la chorégraphe allemande à la tête du Tanztheater Wuppertal. Elle **fit scandale (18)**, à l'époque. Elle secoue toujours. C'est une pièce de jeunesse, méchante et impitoyable, dans laquelle Pina Bausch regarde par le trou de la serrure et défonce la porte. Aucune goutte de sang, mais une odeur âcre semble coller aux feuilles mortes qui couvrent la scène.

Cette essence de Pina Bausch, sans peur ni tabou, est à l'affiche jusqu'au 2 juillet au Théâtre du Châtelet en collaboration avec le Théâtre de la Ville, à Paris. Dans l'espace épuré imaginé par le scénographe Rolf Borzik (1944-1980), on a du mal à croire que ce chef-d'œuvre a 45 ans, tant sa virulence **reste intacte (19)**. Grâce aux danseuses historiques Helena Pikon et Barbara Kaufmann, directrices de répétition, le pur cauchemar de cette virée assassine au château, emportée par vingt-cinq interprètes plus que remarquables, ressuscite, sur la musique composée en 1911 par Béla Bartok (1881-1945). Pour cet opéra, le seul de sa trajectoire, l'artiste hongrois s'est calé sur le livret écrit par le dramaturge Béla Balázs, d'après le conte de Perrault. Il conçoit en six mois la partition écharpée de cet accrochage tragique entre *Barbe-Bleue* et sa femme Judith, qui rejoindra la cohorte des épouses derrière la septième porte.

Cycle frénétique

Tout est dans le titre (ou presque). Le spectacle, que l'on résume sous le seul nom du héros, s'intitule *Bluebeard. While Listening to a Tape Recording of Bela Bartok's Opera "Duke Bluebeard's Castle"* (*Barbe-Bleue. En écoutant un enregistrement magnétique de l'opéra de Béla Bartok « Le Château de Barbe-Bleue »*). Une mention est ajoutée, « *Une pièce de Pina Bausch* ». Manière de préciser que l'histoire originelle **sert de tremplin (20)** à la vision de la chorégraphe. Si elle s'empare de ce conte d'amour, de curiosité et d'épouvante, elle en élargit le propos à sa vision personnelle des relations féroces et insatisfaites entre les hommes et les femmes au cœur de son travail pendant près de quarante ans.

L'idée de génie de Pina Bausch est de planter le héros devant un magnétophone et de le faire stopper ; puis, **relancer la bande (21)** pour enclencher son désir. Cette addiction au motif musical, qui souligne l'enfermement dans un cycle frénétique, entraîne une kyrielle de séquences répétitives dont la brutalité, **loin de s'épuiser (22)** dans l'insistance, s'exacerbe. Le prélude donne l'élan de cette dramaturgie. Allongée raide au sol, les deux bras tendus, Judith (Tsai-Chin Yu) réceptionne son homme (Reginald Lefebvre) et crapahute sur le dos avec ce paquet qui l'étouffe. Il se relève, rembobine la musique, et rebelote. Quelques minutes

plus tard, à genoux entre ses jambes, alors qu'elle se redresse, il la contraint à poursuivre. Elle l'escalade, il la repousse. Dominant-dominé, prédateur et proie, et ça repart. Pina Bausch ne fait de cadeau à personne.

C'est cru, plus que clair, c'est Pina Bausch. L'effroi **plane sur (23)** cette pièce de déchaînement qui liquide le couple – l'amour n'en parlons pas – dans un carnage d'étreintes furieuses. Car si elle insiste sur le propos, la chorégraphe le démultiplie aussi à travers des duos qui réverbèrent les héros principaux. Les hommes et les femmes se coursent sexe en avant, s'arrachent dans des portés cassants. C'est bientôt l'orgie au château avec des évanouissements programmés, des miaulements et des cris, qui croisent des rires hystériques et des pleurs. Régulièrement, les personnages, nuques baissées, se prennent par la main et forment une chaîne d'affliction. Répétition du même engrenage fatal, le tableau de chasse est mortel.

De la fin des années 1970 à aujourd'hui, la stupéfiante créativité, la liberté sauvage d'une autrice qui **réduit en miettes (24)** tout ce que l'on peut attendre de la danse et du théâtre, de la virtuosité comme épreuve de force, explose dans cette version de *Barbe-Bleue*. Quant à la lucidité sur les rapports hommes-femmes, elle **se révèle sans (25)** pitié.

ROSITA BOISSEAU

(lemonde.fr/culture/article/2022/06/25/danse-barbe-bleue-la-guerilla-des-sexes-selon-pina-bausch_6132026_3246.html, 25/06/2022, texte adapté, 681 mots)